

## ABONNEMENTS

Lyon et banlieue.....	un mois	50 cent.
Départements du Rhône et limitrophes.....	—	60
Autres départements....	—	70

Pour les abonnements et la correspondance  
écrire franco à l'adresse suivante :

Le journal le RASOIR,  
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement  
en timbres-poste.



## JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

PARAISSANT LE SAMEDI

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

## COUPS DE RASOIR

Oh ! là ! là ! Musset ! Quelle muse !

Voilà M<sup>me</sup> Amélie Ernst qui vient en noir débiter des vers sur les planches du Palais des Arts. La *lectrice en poésie*, comme elle s'appelle, s'entend aux trucs et aux ficelles. La ville qui a nommé Bancel et Raspail doit être diablement rouge, s'est dit l'illustre voyageuse, et, là dessus, elle a choisi dans ses poches tout ce qui rimait à république, patriotique, civique, démocratique, et, pour peu qu'on l'en eût priée, elle eût saisi une pique et dansé la pyrrhique.

On voyait que la dame a le chic.

Oh ! là ! là ! d'ailleurs, ses formes sphériques me sont tout à fait sympathiques, mais j'aime pas la politique.

Oh ! là ! là ! vais-je aussi faire des vers ? Qu'on me le dise !

Les excentricités de costumes mises à la mode par les cocottes gagnent de plus en plus les dames du monde. Aux courses, dimanche et lundi, assistaient un certain nombre de femmes honnêtes vêtues de tels falbalas qu'on ne pouvait croire à leur... honorabilité qu'en voyant les honorables maris auxquels elles donnaient le bras.

Supposez lesdites dames un instant séparées desdits maris, et je suis sûr que le troupeau des petits crevés et des gandins eût été aussitôt près d'elles, fût venu leur débiter ses fadeurs habituelles et tourbillonner autour d'elles en les tutoyant ni plus ni moins qu'ils le font avec la petite baronne Craquoriska et avec la blonde comtesse Blagouski.

Plusieurs dames revenant seules en ville en voiture découverte ont été huées sur le quai d'Albret. Le *Courrier de Lyon* dit que c'étaient des cocottes. Cela est fort possible, mais un de mes correspondants prétend, lui, que deux d'entre elles, au moins, appartenaient au meilleur monde lyonnais et ne tenaient au demi-monde et au quart de monde

que par l'excentricité de leur toilette et l'indiscrétion de leur corsage.

C'est décidément un travers des femmes honnêtes de notre temps de se soucier davantage de la ceinture dorée que de la bonne renommée. Ce n'était pas assez des toilettes tapageuses pour ressembler aux cocottes : ces dernières ont toujours montré la plus vive prédilection pour le répertoire des chansonnettes de Thérèse, que l'on entend au café chantant entre deux chopes de bière avariée. Les grandes dames ne pouvaient laisser cet avantage à leurs rivales ; elles ne sont allées ni au Casino, ni à l'Eldorado — non, elles n'en sont pas encore là, Dieu merci ! — mais elles ont transformé leurs salons en Casinos et en Eldorados au petit pied. Vous allez dans le monde pour éviter la mauvaise société, et vous vous heurtez au *Sapeur* et à la *Femme à Barbe*.

La chanson canaille est en faveur : une femme honnête en achète la musique, l'étudie à domicile et, à la première soirée, elle la chante devant une société plus ou moins charmée.

Tenez, ami lecteur, laissez-moi à ce propos mettre sous vos yeux la scène suivante, dont on me garantit l'authenticité et qui m'a semblée caractéristique

Le comte et la comtesse sont seuls dans le salon.

La comtesse (à son mari). — Mon ami, tu ne sors donc pas aujourd'hui ?

Le comte. — C'est la troisième fois que tu m'adresses cette question depuis déjeuner, et il y a à peine une demi-heure que nous sommes sortis de table.

— Je dis cela pour ton bien : tu es malade quand tu ne prends pas l'air après ton repas.

— Merci de l'intérêt que tu me portes. (A part.) Ma femme tient à se débarrasser de moi, c'est évident. Une femme qui envoie promener son mari a des intentions deshonnêtes. Cachons notre inquiétude... (Haut.) Ma bonne amie, je sors.

— Tu as raison. Mais ne reste pas trop, n'est-ce pas ! (A part.) Je lui dis ça pour qu'il reste longtemps.

Le comte sort.

La femme de chambre. — Madame la comtesse, monsieur est parti.

La comtesse. — En êtes-vous bien sûre ?

— Je l'ai suivi jusqu'au coin de la rue.

— Vous me le garantissez ?

— Je ne voudrais pas induire madame en erreur ; il s'agit d'une chose trop grave.

— Vous êtes une brave fille et je me déclare convaincue. Alors vous pouvez le faire entrer.

On ouvre une porte et un homme apparaît.

Le monsieur. — Madame, si vous me faites attendre ainsi tous les jours une grande heure, je ne pourrai plus venir à raison de cinq francs. Mon temps est précieux.

La comtesse. — Vous doublerez le prix, peu m'importe ; mais vous devez bien comprendre que je ne puis vous recevoir pendant que mon mari est là.

— Il fait donc bien fi de la musique ?

— Non, mais il serait furieux, s'il savait que je prends des leçons pour chanter le répertoire et imiter les gestes et les déhanchements des étoiles du Casino et de l'Eldorado.

— Il n'est donc admirateur ni de la Busseuil, ni de Clara Lamy, ni du bossu Challier.

— Oh ! pas du tout, pas du tout. Mais ne perdons pas une minute.

— Je me suis procuré la *Belle Rosalie*, *Encore pour deux sous*, le *Saucisson de Lyon* et le *Pompier de Nanterre*.

— Laquelle de ces quatre chansonnettes allez-vous me faire apprendre aujourd'hui ?

— Nous verrons cela tout à l'heure. Veuillez chanter avant : *C'est dans l'nez qu'ça me chatouille*.

— Je la sais, celle-là.

— Il est bon de ne pas l'oublier. C'est un excellent exercice.

— Mettez-vous donc au piano.

Madame de Valzeuse chante *C'est dans l'nez qu'ça me chatouille*, avec accompagnement des gestes et intonations de voix à la Busseuil et à la Thérèse.

Le professeur. — C'est parfait, madame.

— Vous êtes content de moi ?

— Enchanté.

— A propos, mon mari dîne en ville demain soir ;

venez donc me chercher à huit heures : nous irons ensemble à l'Eldorado.

Le comte entre précipitamment et entend donner le rendez-vous.

Tableau.

Je vous en supplie, Mesdames, revenez, revenez toutes à votre ancienne beauté, à cette beauté qui s'appelle vertu, affection conjugale, tendresse maternelle, qui préfère les *lieder* de Schubert aux chansonnettes à la mode et la sainte mousseline aux toilettes tapageuses.

On a raconté récemment, pourquoi M. Alphonse Esquiros, le même qui se présentait aux suffrages des électeurs de la 3<sup>e</sup> circonscription et qui a remporté une veste, avait été chassé du territoire belge à Nivel (Belgique) : il avait crié des injures à une procession, avait menacé de sa canne les gens qui assistaient à cette cérémonie religieuse et, le soir, était venu lever sa canne sur deux prêtres qui se promenaient dans les rues pendant une illumination en l'honneur de la Vierge.

Ce fait a été reproduit dans divers journaux de Lyon et de Marseille, et M. Esquiros n'a pas protesté, regardant évidemment toute protestation comme impossible.

Eh bien ! cependant, moi, à la place du candidat transi de la 3<sup>e</sup> circonscription du Rhône, je n'aurais pas voulu garder le silence sur cet acte d'énergumène. J'aurais tenté une explication, j'aurais pris un biais, j'aurais dit, au besoin, que, ce jour-là, j'avais trop bien diné et que j'étais ivre.

Cela eût bien valu tout autant que d'écrire à la démocratie de Tarare une lettre où figure la phrase suivante et que, tout naturellement, le *Progrès* a reproduite : « Quoique je ne sois pas votre député, je n'en serai pas moins l'écho fidèle de vos vœux, je n'en serai pas moins la *trompette dont vous êtes le soufflé*. »

Ainsi, M. Alphonse Esquiros, vous voilà transformé en instrument de musique. Désormais, il y aura dans les orchestres des Esquiros à pistons, des Esquiros à clefs, des Esquiros à cylindres, des Esquiros à pavillon renversé.

On entendra un monsieur dire :

« — Je suis premier Esquiros *solo* au Grand-Théâtre. »

On lira des comptes-rendus de théâtre ainsi conçus :

#### FEUILLETON DU RASOIR.

(N<sup>o</sup> 3).

## UNE CHASSE A L'OURS DANS LE LIBAN

ÉPIQUE DE LA GUERRE DE SYRIE (1860).

*Souvenirs d'un sous-officier de Zouaves.*

La porte se referma derrière nous et après quelques pas, nous aboutîmes à un perron, où un tas d'esclaves mâles et femelles nous reçurent avec les marques de la plus humble soumission. Ce manège amusait étrangement mon camarade.

— Dis donc, Richard, me dit-il, si nous n'étions pas avec des chrétiens, ça vous donnerait des envies de faire comme le général Menoult...

« Le premier Esquiros à piston a fait beaucoup de bruit hier soir, mais il a joué faux continuellement. »

Il n'y a qu'une chose qui m'intrigue, moi, dans ce nouvel instrument :

Où sera l'embouchure ?

Un BAVARD.

## UN CRIME A DARDILLY

*Horribles détails.*

Depuis leurs succès dans l'affaire Frappet, MM. du *Progrès* ne dormaient plus. Les élections viennent, heureusement, de leur fournir une aubaine presque semblable. Cette fois-ci c'est un curé, un curé coupable d'avoir déchiré les proclamation Esquiros. Lisez plutôt :

« A Dardilly-le-Bas, un incident encore plus grave s'est produit hier matin.

« Les citoyens Chaneac et Cornillon, électeurs de la 3<sup>e</sup> circonscription, avaient placardé à sept heures du matin une affiche du candidat de l'opposition. A huit heures, le garde champêtre la déchirait. Interpellé par les citoyens Chaneac et Cornillon, le garde répondit qu'il avait agi par les ordres de M. le curé.

« Les citoyens Chaneac et Cornillon placardèrent alors de nouveau une affiche portant le nom d'Alphonse Esquiros et demeurèrent là pour voir si la manœuvre coupable se renouvelerait. Elle s'est renouvelée en effet. Seulement, cette fois-là, le garde champêtre ayant refusé d'obéir aux injonctions de M. le curé, celui-ci procéda lui-même à la laceration de l'affiche du candidat radical.

« Ce fougueux ecclésiastique ne s'en tint pas là : aux deux afficheurs qui protestaient, il répondit par des paroles injurieuses et menaçantes. »

A cette lecture qui ne croit voir ce *fougueux* ecclésiastique, l'œil ardent, courir sus à toutes les pauvres proclamations de ce religieux, pacifique et timide Esquiros, Esquiros qui devrait pourtant être si bien venu du clergé depuis les *processions* de Belgique et ses *Grands commentaires* sur l'Évangile (*à la façon de Barbari*).

Rassurez-vous, lecteur, rassurez-vous. Les proclamations démocratiques n'ont point toutes péri et, le lendemain des élections, on en pouvait compter jusqu'à dix parfaitement intactes sur les murs de Dardilly. La rage du *fougueux* ecclésiastique s'est, heureusement, bornée aux exemplaires qu'une main inconnue, mais pleine de délicatesse, tenait renouvelés sur la porte du presbytère.

— Bêta, lui dis-je, il faudrait que tu laisses le chrab (1) de côté...

C'est juste, arrive qui arrive, motus ; nous allons rire... Et rire avec le Grillé, ce n'était pas rire du tout.

Saïd, notre amphitryon, s'amusait de notre embarras.

Au perron nous laissâmes les esclaves et fûmes reçus par un vieillard vénérable portant longue barbe blanche et par une jeune enfant de 12 à 13 ans. Le vieillard, comme je le sus plus tard, était le père, et la jeune enfant la sœur de Saïd.

Ce respectable vieillard ne connaissait pas un mot de français, mais il aimait notre drapeau et nous reçut à bras ouverts. La jeune fille, d'une beauté remarquable, ne fut point intimidée à notre approche.

En ma qualité de Français, je le fus bien plus qu'elle et quoique son jeune âge dût me rassurer, je ne pus que bégayer quelques paroles avec une gaucherie sans pareille ; et puis la bombance de tout à l'heure

(1) Le vin.

Crime déjà trop grand, je l'avoue : un curé refuser l'appui de sa porte aux proclamations Esquiros ! et de la *porte qui entre*. Le misérable ! que n'a-t-il plutôt lancé quelques pierres aux vitres d'un partisan Perras, hurlé la Marseillaise, mis le feu à une maison de jésuites ! Le *Progrès* eût embrassé sa cause, ou du moins gardé un bienveillant silence. A l'ouverture des Chambres, citoyens Bancel, Esquiros, Raspail, qui sait ? maître Picard eussent pris sa défense et plaidé des circonstances atténuantes. Tandis que le voici honteusement cloué au pilori du *Progrès* et sifflé par tous les merles des échoppes où le *Progrès* pénètre.

Nous conseillons à cet intolérant et *fougueux* ecclésiastique d'aller, aux prochaines élections, afficher dix fois de suite, le même jour, la proclamation Veillot ou de tout autre clérical à la porte de chacun des rédacteurs du *Progrès* et puis... et puis d'attendre !

Si MM. du *Progrès* veulent bien consentir à changer de tartine, nous leur indiquerons une commune où les habitants ont pu contempler les proclamations Perras adroitement salies de la *chose* que Cambronne n'a point ennoblée en la nommant. D'aucuns ont soupçonné une main démocratique : erreur ce ne peut être que le fait d'un *conservateur rétrograde*. Chacun n'a-t-il pas ses procédés et ses *convenances*.

Prière de transmettre à la *Décentralisation* qui réclame et collectionne toutes les irrégularités anti-libérales.

FESSE-QUI-ROSSE.

## LES FANFARONNADES DE L'AVANT-GARDE

Au lendemain de la mort du *Refusé*, M. Jules-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, se donnait de grands airs de héros, de chevalier bardé de fer.

« Le *Refusé* meurt bravement », disait-il, « la tête haute et l'épée à la main. »

Cette gasconnade faisait rire et hausser les épaules, et le public disait, lui :

« Le *Refusé* meurt bêtement, comme il a toujours vécu. Ses premières paroles étaient du charabia : ses dernières paroles sont du charabia. L'avenir de la littérature française n'est nullement compromis ; la littérature auvergnate, seule, vient de perdre un organe. »

Aujourd'hui, à propos du *Vengeur*, qui n'a eu qu'un numéro, M. Jules-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, recommence ses pantalonnades.

Je ne veux pas m'arrêter longtemps à ce tissu de

aidant, je me mis à marmotter quelques excuses et je tombai raide sur un sofa, placé là peut-être tout exprès pour me recevoir.....

Je tombai, mon pauvre ami, et à la minute je fus précipité, je ne sais où... il me sembla voir des Arabes m'entourer, m'ingurgitant dans la bouche des bouteilles entières de mastik (liqueur favorite des Orientaux). Il me sembla voir tous ces Arabes, comme des fantômes, danser et gesticuler autour de moi. Je sentais ensuite une eau fraîche couler sur mon front, mais l'on me tirait bras et jambes de telle sorte qu'il me sembla que l'on prenait plaisir à me faire éprouver toutes les souffrances de l'éternité. Tout cela finit par un coup d'arquebuse tiré à mes oreilles. Je ne vis plus rien, je n'entendis qu'un nom. Ce nom était Myreen... la voix disait : Viens, Myreen, tu le feras revenir à lui ; parle-lui ton doux langage, le Français t'aime, parle-lui en sœur des Français.

Et puis je n'entendis plus rien.

(La suite au prochain numéro.)

vanteries écœurantes, bien dignes de leur signataire. Je n'en relève qu'une seule : M. Jules-Napoléon Clerc appelle la rédaction de son ex-journal de *vaillants naufragés, des marins sans peur et sans reproche*.

Pour l'édification du public, je réponds, moi, que parmi ces *marins sans peur et sans reproche* se trouvent un ancien employé de la police et un individu condamné, l'an dernier, à 20 jours de prison pour complicité de vol. Je ne reproche, d'ailleurs, à l'ancien employé de la police qu'une seule chose : c'est de n'avoir pas arrêté son collaborateur le voleur.

Dans une note en petits caractères, M. Jules-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, annonce ensuite qu'il a assigné en police correctionnelle M. Aimé Vingtrinier, imprimeur du *Rasoir*.

A cela je réponds que M. Vingtrinier n'a encore reçu aucune espèce d'assignation. Je préviens, en outre, M. Clerc que notre honorable imprimeur commence à se lasser de ce petit système de perfidies qui consiste à annoncer et à faire annoncer depuis plus d'un mois qu'on le poursuit en diffamation, sans que ce projet de poursuite se soit encore révélé par aucun fait officiel.

Il y a lieu de croire que, si M. Clerc n'envoie pas bientôt la citation dont il s'agit, il sera devancé par deux citations émanant de M. Vingtrinier lui-même : l'une pour diffamation, basée sur l'annonce répétée d'une poursuite que l'on attend vainement ; l'autre, pour amener M. Jules-Napoléon Clerc à faire la *petite démarche trop négligée* dont nous avons déjà parlé.

Le rédacteur en chef de l'*Avant-Garde* termine sa note en annonçant qu'il poursuivra le *Rasoir* toutes les fois que ce journal s'occupera de sa personne.

En ce cas, M. Jules Frantz peut prendre un avoué, un huissier et un avocat à l'année, car nous ne sommes pas prêts à en finir avec lui. Nous piétinerons sur l'*Avant-Garde* tant que ce journal insultera quelqu'un ou quelque chose, tant qu'il se rendra ridicule par son absurde vanité, tant qu'il sera rédigé de la façon dont vous savez, tant qu'il contiendra des saletés et des inconvenances comme la lettre de Vienne qui orne la troisième page de son numéro du 13 juin.

Notre œuvre terminée — car nous comptons bien qu'elle aura une fin, — nous nous laverons les mains au savon noir et nous décroterons nos souliers.

A. CHERANCÉ.

## CORRESPONDANCE

Oullins, le 7 juin 1869.

Monsieur CHERANCÉ,

Voici un fait, tout récent, dont je vous garantis la parfaite authenticité.

Une pauvre vieille femme agonisait. Un médecin, appelé en toute hâte, écrit une ordonnance *in extremis*. Horrible embarras de la famille ! l'exécution de cette ordonnance doit coûter de 12 à 15 fr. (1) or, plus d'argent dans la maison, pas le moindre objet à vendre !...

La famille, consternée, délibérait autour du lit de la mourante. . . . survient un millionnaire du voisinage, libre-penseur, mangeur de saucisson le Vendredi-Saint et lecteur de l'*Excommunié* ; il n'avait pas été mandé, mais sa venue est considérée comme un secours envoyé de l'enfer (comme dans le *Faust* de Gounod).

On lui expose le besoin pressant, la situation pré-

(1) Il s'agissait de remèdes à la Raspail, qui font au malade plus de mal que de bien, mais qui coûtent fort cher.

caire... Notre libre-saucissonnier du Vendredi-Saint, lecteur de l'*Excommunié*, met la main. . . . à son porte-monnaie ? . . . non, . . . mais sur son cœur :

— Vous avez si bien voté pour M. de Prandière que vous pouvez bien vous adresser à lui pour vous faire secourir. Allez solliciter ce rétrograde, cet ultra-montain

— Vous vous moquez M. le libre-penseur ! interrompit le gendre de la pauvre mourante, nous sommes ici dans la 4<sup>e</sup> circonscription, et c'est M. Laurent Descours que nous portons.

— Laurent Descours ou de Prandière, c'est tout un ! . . . Des papistes ! des réactionnaires ! . . . Eh bien ! adressez-vous à Laurent Descours pour vos remèdes.

— Et sans autre forme de procès, M. le libre-penseur présente à la pauvre vieille femme une traite échue ce jour et dont il exige le paiement. Le lendemain, on enterrait la malade.

Que pensez-vous de cela, M. Cherancé ?

A. PICIÈRES.

## CATASTROPHE DU VENGEUR

L'AMIRAL BARNUM.

Le *Vengeur* a sombré ! . . . Versons à sa mémoire  
Un pleur justement mérité.  
Qui succombe au combat peut prétendre à la gloire,  
Surtout . . . s'il s'est bien comporté.

Quiconque, d'ailleurs, tombe a droit à l'indulgence,  
Quand même il aurait eu des torts :  
Car, dans le monde, est-il plus triste médisance  
Que celle qui s'attaque aux morts ?

Le *Vengeur* bravement a fini sa carrière  
Et l'histoire a gardé son nom.  
Mais s'agirait-il là de la plate galère  
Que construisit un histrion !

Ils ont osé le croire . . . et de leur parodie  
Vantant le ridicule excès,  
Ces piètres cabotins, héros de comédie,  
Croient avoir atteint au succès !

Que voulez-vous ! . . . Parlez ! . . . — Le bruit par le scandale ! . . .  
A quoi prétendez-vous encore ?  
Possédés, dès longtemps, de la soif de Tantale,  
Vous voudriez des succès . . . de l'or ! . . .

Qu'importent les moyens, s'ils vous sont profitables,  
Vous faites flèche de tout bois.  
Poursuivez sans remords, jongleurs et misérables,  
Le cours de vos tristes exploits . . .

Les écus de Renaud ont troublé vos cervelles !  
Les Judas ne se pendent plus !  
A tout culte établi vous vous dites rebelles,  
Et gardez celui des écus !

Avez-vous vu, parfois, envahissant nos foires,  
Les parades des baladins ?  
Sous de pompeux dehors ils masquent leurs déboires  
Et s'exhibent sur leurs gradins.

Leurs instruments fêlés offensent les oreilles ;  
Ils visent tous aux grands effets.  
Leurs farces, disent-ils, n'ont pas eu leurs pareilles . . .  
C'est ainsi qu'on prend les niais ! . . .

C'est ainsi qu'ont agi le *Vengeur*, l'*Avant-Garde*  
Et l'ignoble *Excommunié* !  
A les en croire un peu, le monde les regarde,  
Le *Progrès* est leur allié ! . . .

Mais un nouveau Barnum au monde se révèle . . .  
Faites silence ! . . . Attention !  
Car, il connaît les trucs et les jeux de ficelle  
Et va les mettre en action.

Barnum craignant l'oubli, tire un feu d'artifice,  
Parle d'équiper un forban  
Ayant pour canonniers *des repris de justice*,  
*Des gens en rupture de ban*.

Il annonce à grands cris des luttes merveilleuses,  
Des spectacles pour tous les goûts ;  
Et pour mieux délier les bourses paresseuses,  
On pourra tout voir pour deux sous !

S'il manque de talent, il a de la souplesse  
Presque autant que de vanité ;  
Mais, pour lui, l'important c'est d'avoir de l'adresse ;  
Il vise à cette qualité.

Il appareille donc sa légère flottille  
Qu'il blinde de feuilles de chou.  
Devant ses combattants sa valeur qui pétille  
Met ses ennemis à genoux.

« Frères ! dit-il, guerriers qu'assemble ma bannière,  
« Suivez-moi, nous serons vainqueurs !  
« Car une voix prédit à mon humeur guerrière  
« Et la fortune et les honneurs ! »

Il dit, et les marins de son fies équipage,  
Du triomphe ne doutant pas,  
En jetant de grands cris, volent à l'abordage,  
Pour accomplir un brauc-bas.

Mais le vaisseau que veut renverser leur attaque  
De leur choc n'est pas ébranlé ;  
Et déjà le *Vengeur*, atteint dans ses flancs, craque  
Et son pavillon est coulé.

Barnum avait prévu ce malheureux naufrage ;  
Ayant peu de foi dans son tir,  
Il n'ambitionnait qu'un secret avantage :  
La sainte palme du martyr.

Car le plus court chemin qui conduit à la gloire,  
N'est-il pas celui du malheur ?  
Et le pays peut-il perdre votre mémoire,  
Quand on sombre avec le *Vengeur* ?

L'honneur est satisfait, après toute bataille,  
Bien que le sort vous soit fatal ;  
Et la défaite aux gens qui sont de mince taille  
Procure un heureux piédestal !

Anisi l'adroit Barnum, supputant toute chance,  
Voyait l'avenir radieux.  
Il avait d'un seul coup fait preuve de vaillance  
Et rendu son nom glorieux.

Au moment où le flot engloutit le navire  
Qui portait Barnum l'amiral,  
Sur son autre vaisseau bien vite il se retire,  
En faisant un vaillant signal.

Mais la gloire sans l'or est un meuble inutile ;  
Qui donc lui fera des présents ?  
Car, comme un chien d'aveugle, il tient une sébile  
Qu'il présente à tous les passants . . .

Respectez, dira-t-on, le malheur qui le blesse,  
Ne frappez pas l'homme tombé.  
Ce conseil précieux manque ici de justesse,  
Qui donc vraiment a succombé ?

Quand on veut exploiter un souvenir tragique  
Pour se donner un piédestal,  
La singerie alors prend un aspect comique :  
On rit de Barnum l'amiral !

Et son nouveau *Vengeur* pour un nouveau naufrage  
N'était-il pas prédestiné ?  
Et quand je vois Barnum se sauver à la nage  
Me faut-il pleurer un noyé ?

Qui se plaît à salir le vrai, le beau, l'honnête,  
A travestir le mal en bien,  
Faut-il que je l'honore et que je le respecte,  
Alors qu'il ne respecte rien ? . . .

Eh quoi ! parce qu'il plaît aux vils incendiaires  
De vouloir brûler ma maison,  
Faut-il, quand on éteint leurs torches meurtrières  
Afficher le deuil sur mon front ?

D'ailleurs, au feu Barnum parut prudent et sage,  
Il veillait à sa sûreté.  
Et je ne pense pas que son léger naufrage  
Puisse en rien nuire à sa santé.

VITRIOLIN.

## APRÈS LES COURSES

Dialogue entre chevaux.

La scène se passe sur la pelouse de l'enceinte du pesage, au Grand-Camp, après la deuxième journée.

SCÈNE I.

BELLE-ÉTOILE. — Vous voilà consolé, mylord *Witchcraft*. Le prix de consolation vous est échu. Hélas ! je voudrais bien pouvoir dire aussi que *Lady Henriette* est consolée !

WITCHCRAFT. — Pauvre *Yung Baron* ! pauvre *Lady Henriette* !

BELLE-ÉTOILE. — Ah ! ces jeunes gens s'aimaient bien, allez ! C'étaient deux compatriotes ! Aux courses d'Epsom, ils galopèrent côte à côte. *Yung Baron*



eut la galanterie de céder le pas à *Lady Henriette* et de lui laisser gagner le prix. Ils vinrent, ils se virent, ils s'aimèrent, mais ils s'aimèrent d'un de ces amours qui ne finissent qu'avec la vie. Vous compatissez à la douleur de ma noble amie, mylord *Witchcraft*, merci pour elle! Je n'attendais pas moins d'un généreux cœur comme le vôtre!

WITCHCRAFT — Si je compatissais à son douleur, *goddem!* Aoh yes! j'y compatissais. Moà vouloir rencontrer ce fameux *Benis Drack!* moà casser le fighour et le patte à loui.

BELLE-ÉTOILE. — Hélas! il n'est que trop vrai que ce bipède de l'*Excommunié* est cause de tout. *Yung Baron*, était une nature d'artiste, il avait l'amour du beau. Sitôt qu'il a aperçu le visage de *Denis Brack*, il a pris peur, sa crinière s'est dressée sur sa tête, et, fou de frayeur, il est allé, éperdu, se jeter dans la banquette irlandaise. Il eût traversé un incendie pour échapper à cette apparition.

On entend à quelques pas sanglotter *Lady Henriette*, qui s'essuie les yeux avec un mouchoir de batiste.

SCÈNE II.

RIEN-DU-TOUT (Il vient du fond, un carré de verre sur l'œil.) — Pas mal, pas mal, la veuve *Baon!* Une inconsolable, natuellement! Elles sont toutes comme ça, le pemie jou. Elle est, ma foi! très-bien, cette petite veuve-là. Le deuil lui va à merveille, et ce cèpe au bas gauche lui sied admirablement. S'il y a *mèche*, foi de *Ien-du-Tout*, on succèdea à *Yung Baon* dans le cœur de cette belle.

Il s'approche de *Lady Henriette*, qui dérange un peu son mouchoir et dégage un de ses yeux.

*Mortemer* fait son entrée *Avant-Garde* à la main. Il vient du coin à droite.

ARMANÇON. — Tiens! est-ce que vous êtes abonné à l'*Avant-Garde*, vous, *Mortemer!*

MORTEMER. — Moi, abonné à l'*Avant-Garde!* Pour qui me prenez-vous, dites donc? Sachez que je ne lis pas ce journal, je l'achète pour m'en servir, comme tout le monde! Voyez, il en manque la moitié.

Hilarité générale à laquelle prend part *Lady Henriette* en se cachant la figure derrière son éventail, tandis que *Rien-du-Tout* s'approche et lui prend la taille. *Mlle de Saint-Igny* étouffe, se tient les côtes et finit par se rouler sur le gazon comme une petite folle, sans avoir l'air de songer à l'indécence de sa posture.

BOBONNE (doyenne d'âge : 6 ans). — Quelle dévergondée cette *Saint-Igny!* Elle a des manières à faire rougir la monture d'un colonel de carabiniers!

*Rien-du-Tout* se retourne brusquement, lâche la taille de *Lady Henriette* et braque son monocle sur *Mlle de Saint-Igny*. *Lady Henriette* soufflette le galant coursier.

RIEN-DU-TOUT. — Jalouse déjà! La veuve inconsolable se familiarise avec son malheur. Décidément, rien ne résiste à mes séductions et à mes avantages personnels!

SCÈNE III.

BOULOGNE. — Ah! ça, dites donc, *Marengo*, il paraît que vous vous êtes dérobé tout à l'heure.

PAQUERETTE. — *Dérobé*, qu'est-ce que cela veut dire? Voyons mon *Bescherelle*: *DÉROBER*, VOLER, verbe actif, etc.

Peut-on bien se dérober, se voler soi-même. A quoi cela sert-il, je vous le demande, à quoi cela sert-il? Ne vaut-il pas mieux appliquer la doctrine du gérant de l'*ex-Vengeur*?

SCÈNE IV.

LA HOUSOYE. — Et dire qu'on appelle cela améliorer! Voyez un peu comme cet animal cheval de jockey *Thorp* m'a amélioré les flancs avec ces espèces

de petites fourchettes qu'ils s'attachent aux pattes de derrière.

*Mlle de Saint-Igny* crache sur son mouchoir et va étancher le sang sur la peau de son camarade *La Houssoye*.

RIEN-DU-TOUT. — Une chose qui me console, moi, c'est qu'on nous donne habituellement une aguéable étaiete. Quand j'auai assez galopé su toutes les pistes de Fance, d'Angletée et d'Allemagne, je suis sté, avec le chic qui me caactéise, de passer dans l'administation du général *Fleuy*. Je seai noui et logé aux fais de l'Etat, et je ecevai jounellement la visite de jeunes et chamantes ladies, conquises pa le chames de mon espit et de ma convesation.

*Lady Henriette* envoie un coup de poing dans le dos à *Rien-du-Tout*, qui se rengorge fièrement.

Hilarité prolongée.

BOBONNE. — Ne riez donc pas comme cela, *Eberstein*. Vous montrez des dents aussi larges que des palettes de moulin à vent. Cela vous donne un faux air de rédacteur de l'*Avant-Garde*.

EBERSTEIN. — Ah! ça tites tonc, *Poponne*, ché trufe que fus apusez ein beu tes immunités que fus laissent fotre âche et fotre zexe. Rétacdrice te l'*Avant-Carte* fus-même, safez-fous?

*Bobonne*, indignée, lève un de ses pieds de devant sur *Eberstein*.

ARMANÇON (s'interposant). — La paix, la paix, mes enfants. *Bobonne*, vous avez eu les premiers torts... Ne nous querellons donc pas : nous avons besoin, au contraire, de rester unis, de nous liguier même contre l'ennemi commun : le propriétaire.

GOURBI. — Moi, d'abord je suis pour l'application des principes de 89, l'égalité devant la loi. Je ne serai content que lorsque je serai installé dans les salons lambrissés du major *Fridolin* et que j'aurai logé celui-ci à l'écurie. Je veux l'égalité, moi.

BOULOGNE. — Moi aussi je veux l'égalité. Je monte à homme sur le comte de *Lagrange*, je lui enfonce mes éperons dans les flancs, je lui brise la mâchoire à coups de mors, et, après deux heures d'un pareil exercice, je lui cogne dans la tête un article d'*Ernest Capitan*.

Tous les autres chevaux. — Oh! assez! assez! *Boulogne*, la haine t'aveugle! tu vas trop loin dans ta cruauté!

BOBONNE. — D'autant plus qu'un homme c'est cher. Si on l'empoisonne, il meurt, et c'est autant de perdu pour le cheval son propriétaire.

ARMANÇON. — Nous voyez-vous tous, les jours de courses, installés à la tribune d'honneur ou dans l'enceinte du pesage, avec des lorgnettes et des programmes officiels, regardant courir nos propriétaires actuels montés par des ânes en guise de jockeys.

GOURBI. — Le lendemain, nous lisons dans les journaux des articles tels que ceux-ci :

« Sur 18 hommes inscrits, 14 ont couru. Il y a eu trois faux départs. *Fridolin*, poulain bai à M. le major *Gourbi*, tenait la corde et conduisait le peloton, suivi de près par *Fonscolombe*, poulain de 4 ans à M. le baron d'*Armançon*. Après diverses péripéties des plus intéressantes, *Lagrange*, poulain alezan à M. le comte de *Mortemer*, a pris l'avance au dernier contour et est arrivé premier, grâce à l'habileté de son jockey *Aliboron*. *Ed. Fould*, à M. *Rien-du-Tout*, est arrivé second. *E. de Lacharme*, à *Mlle de Saint-Igny*, s'est dérobé vers la banquette « irlandaise. »

BOBONNE. — Mes enfants, ce sera gentil, cela! A quand l'application des principes de 89?

JAVA. — Tout de suite. Guerre aux tyrans! Vive la liberté!

ARMANÇON. — Bravo, *Java*, je n'attendais pas moins de toi. Tout à l'heure déjà, tu as crânement flanqué ton jockey par terre. Citoyens, je vous propose de nommer général en chef la citoyenne *Java*.

Acclamations unanimes. Bravos frénétiques.

JAVA (après s'être fait un drapeau avec le mouchoir ensanglanté de *Mlle de Saint-Igny*, emmanché au bout d'une cravache). — Citoyens et citoyennes, l'étendard sanglant est levé! L'heure de la liberté vient de sonner. Vive la liberté! Allons briser les kiosques et les magasins de la rue Impériale!

La tourbe de chevaux, juments, poulains et poulèches se précipite, avec des allures cassantes, sur les pas de *Java*.

Tout à coup, *Jules Lermina*, ex-rédacteur du *Refusé* et du *Vengeur*, ami de *Jules Frantz*, débouche du Parc par la voûte du chemin de fer. Armé d'un casse-tête, il se jette sur *Java*, la garrotte, lui met les poucettes, tandis que plusieurs de ses acolytes en font autant aux autres meneurs.

L'émeute est définitivement comprimée.

THÉÂTRES

Les débuts sont terminés aux Célestins.

*M. d'Herblay* a considérablement amélioré sa troupe de comédie, de vaudeville et de drame, et nous n'avons que de sincères félicitations à lui adresser pour des acquisitions telles que celles de *M. Fraizier*, de *Mmes Ricquier*, *Mayery* et *Cottin*, ainsi que pour le réengagement de *MM. Lebrun* et *Lecomte*.

Depuis quelques jours, la gaieté la plus franche a élu domicile sur notre deuxième scène. On entend les éclats de rire, les bravos et les applaudissements retentir dans tout le quartier, et, sur les minuit, les spectateurs qui rentrent chez eux rient encore au milieu de la rue. Un seul souvenir amer vient parfois contraindre un peu cette hilarité : c'est celui de la peine qu'on a eue à trouver de la place.

*Berthelier* a commencé ses représentations. C'est tout dire et tout expliquer.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

Les Terreaux 18 juin. — Des voleurs fracturent la port d'une magasin de la Grande-Rue Longue, et commencent le déménagement des marchandises qu'il contient. Le sergent de ville *Tracot*, qui a montré en cette circonstance autant de sang-froid que d'adresse et de courage, parvient à arrêter un de ces malfaiteurs, et, le lendemain, toute la bande tombe entre les mains de la justice.

Après avoir vu le *Progrès* attribuer à la police tous les désordres de Paris, on s'étonne généralement à Lyon de ne pas entendre ce journal dire que ce sont les sergents de ville eux-mêmes qui ont dévalisé le magasin de *M. Coulon* et que les prétendus voleurs n'étaient autres que d'honnêtes acheteurs un peu attardés qui avaient pris minuit pour midi.

*Quai de Retz, avant-hier*. — Deux irréconciliables, un chat et un chien, se flanquent une tripotée exemplaire à propos d'un os dont ils se disputaient la possession.

A NOS CORRESPONDANTS

L'INDIGNÉ. — Il y a dans votre article d'excellentes choses, mais sa longueur excède les dimensions de notre feuille. Nous nous en servirons après coupures et remaniements.

LUCIEN SOLARY. — Merci, Monsieur, de vos bonnes sympathies, nous comptons en outre sur votre collaboration.

Un balayeur. — A la semaine prochaine.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Aimé VINTRIER, rue Belle-Cordière, 14.